

La chute et la nature du péché

Genèse 3:6 reprend presque mot pour mot le refrain de la création — « ... vit que c'était bon » —, mais change de sujet. Le premier péché n'est pas d'abord un fruit avalé : c'est un verdict prononcé à la place de Dieu. Et il n'a rien retranché à l'homme.

Qu'est-ce qui s'est brisé, au juste ?

Genèse 3 est sans doute le chapitre que tout le monde croit connaître : un serpent, un fruit, une porte qui se ferme. C'est justement le danger — connaître un texte est le meilleur moyen de ne plus le lire.

On lui pose d'habitude la question : *qu'ont-ils fait de mal ?* La réponse est connue. La question de cette étude est plus inconfortable : **qu'est-ce que cela a changé dans l'être humain ?** Qu'est-ce qui a été retiré, qu'est-ce qui est resté ?

La réponse défendue ici tient en une phrase : **le péché n'a rien retranché à l'homme.** Aucune pièce n'est tombée. Ce qui a changé, c'est sa **direction** — et le lieu depuis lequel il juge. Si c'est vrai, une conséquence considérable suit : le salut ne peut pas être une greffe.

Les études précédentes ont posé le décor : un homme façonné de la poussière et animé d'un souffle, installé dans un jardin-sanctuaire pour le **servir** et le **garder** ; une femme bâtie de sa structure même, qui partage sa charge ; un arbre planté au milieu comme une borne ; et, parmi les bêtes du jardin, un serpent. Ce qu'il **est**, nous l'avons vu. Reste ce qu'il **fait**.

Le serpent est-il Satan ?

La réponse honnête se fait en deux temps. **Genèse 3 ne le dit pas** : le texte le présente comme « le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits », et ne le nomme jamais autrement. **Le Nouveau Testament, lui, le dit** : « le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan » (Apocalypse 12:9). L'identification est donc une lecture apostolique de Genèse 3, non une donnée de Genèse 3. Elle n'est ni arbitraire ni tardive — c'est l'Écriture qui interprète l'Écriture —, mais on ne peut pas faire dire au

chapitre, pris seul, ce qu'il ne dit pas.

Et d'où vient le mal ? Deux choses seulement peuvent être établies ici.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Ce que Genèse 3 établit — et ce qu'il tait (important)

Il exclut le dualisme. Il n'y a pas deux puissances éternelles qui s'affrontent à égalité : le serpent est une **créature faite**. Le mal n'est ni un principe co-éternel de Dieu ni l'autre moitié du réel ; c'est un résultat, survenu dans un monde créé.

Il ne raconte ni le quand ni le comment. Ésaïe 14 et Ézéchiél 28, souvent cités, s'adressent dans leur contexte au roi de Babylone et au prince de Tyr ; y lire aussi la chute d'un être angélique est une lecture ancienne et respectable, mais disputée. Le mal entre dans la Genèse **déjà là**, sans généalogie — et ce silence paraît délibéré : un péché entièrement expliqué deviendrait une conséquence mécanique, et une nécessité ne se juge pas.

Un point commande tout le reste. Le serpent est appelé « animal des champs », l'expression exacte de Genèse 2:19 pour les bêtes que Dieu amène à Adam afin qu'il les nomme. **Ce qui arrive en Genèse 3 n'est donc pas une invasion.** Aucune clôture n'est forcée : tout se passe à l'intérieur du domaine confié, avec une créature que l'homme avait lui-même nommée. La chute n'est pas un siège, c'est une défaillance de gouvernement.

Comment une parole se retourne

« Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » — Genèse 3:1

Trois choses se passent dans cette phrase. **Ce n'est pas vraiment une question** : l'hébreu ouvre sur une tournure suspendue — « alors comme ça, Dieu aurait dit... » —, une insinuation laissée ouverte pour que l'autre la termine. **L'ordre est inversé** : Dieu avait commencé par un oui immense, « tu pourras manger de tous les arbres du jardin », et l'interdit ne venait qu'ensuite, pour un seul arbre ; le serpent reprend les mêmes mots, glisse une négation devant, et commence par la privation.

Et surtout, **le nom de Dieu change**. Depuis Genèse 2:4, le narrateur dit invariablement « l'Éternel Dieu » : le nom de l'alliance accolé au nom du Créateur. Dans le dialogue, le serpent dit « Dieu » tout court, la femme aussi, et le nom d'alliance ne revient qu'au verset 8. Pendant tout l'échange, Dieu est parlé comme une instance qui décrète, plus comme celui qui s'est engagé. **Le premier travail de la tentation, avant tout argument, est de changer la manière dont on nomme Dieu.**

La femme répond : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez » (3:2-3). Trois écarts, dans le même sens : le « tu pourras manger » s'est aplati en simple constat ; une clause est ajoutée — Dieu n'a jamais interdit de *toucher* ; et la sentence s'est amollie en éventualité.

AVERTISSEMENT

Ce que le texte ne dit pas

On prêche souvent que « la faute d'Ève commence par ajouter à la Parole ». C'est aller plus loin que le texte. La femme n'était pas encore bâtie quand le commandement a été donné (2:16-17 précède 2:21-22), et rien n'est raconté sur la manière dont Adam le lui a transmis. **Le texte ne tranche pas** : ce qui est établi, c'est le fait de l'écart, pas sa cause.

Le terrain est prêt : la générosité a rétréci, la menace s'est estompée. Le serpent frappe.

« Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » — Genèse 3:4-5

« Vous ne mourrez point » reprend **la formule exacte** de Genèse 2:17, une négation placée devant. C'est la première contradiction directe de la parole de Dieu dans la Bible, et elle ne propose ni une autre religion ni un autre dieu : seulement **la même phrase avec un « ne pas »**. Puis vient l'attaque du mobile — « Dieu *sait* que... » : sa borne ne serait pas une générosité mais une jalousie.

Et l'offre est d'une ironie amère : être « comme des dieux ». Or ils étaient déjà créés à l'**image** de Dieu (Genèse 1:26-27). Le serpent leur propose de **saisir** ce qu'ils avaient déjà **reçu** — ce que Salomon, lui, *demandera* et recevra (1 Rois 3:9-12).

DÉFINITION

Les trois paroles, en hébreu

Dieu (2:16-17) — לֶאֱכֹל לֶחֶם, *akhol tokhel*, « manger, tu mangeras » : l'infinitif absolu dit la libéralité. Puis תָּמוּת תָּמוּת, *mot tamut*, « mourir, tu mourras ».

Le serpent (3:1, 4) — אִי כִּי, *af ki*, l'insinuation suspendue ; puis לֹא תָמוּת, *lo mot temutun* : la formule de Dieu, niée mot pour mot.

La femme (3:3) — וְלֹא תִגֵּעַ בָּהֶן, *velo tigge'u bo*, « et vous n'y toucherez point » ; וְלֹא תָמוּת, *pen temutun*, « de peur que vous ne mouriez ».

Dans tout le dialogue, מְהִלָּה, *YHWH Elohim*, cède la place à מְהִלָּה, *Elohim*, seul.

« La femme vit que c'était bon » : le péché est un verdict

Il faut lire le verset 6 comme si on ne l'avait jamais lu.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 3:6

La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

Où avons-nous déjà entendu « ... vit que c'était bon » ? En Genèse 1, sept fois : « Dieu vit que cela était bon ». C'est le refrain de la création. Ici : « la femme vit que c'était bon ». **La même construction ; le sujet a changé.**

DÉFINITION

Le verdict déplacé

בוטִיחַ כִּי הָיָה טוֹב, *vayyar Elohim ki tov* — « Dieu vit que cela était bon » (Genèse 1, sept fois).

בוטִיחַ כִּי הָיָה טוֹב, *vattere ha'ishah ki tov* — « la femme vit que c'était bon » (Genèse 3:6).

Voilà ce qu'est le péché, écrit dans la grammaire même du récit. Ce n'est pas d'abord un fruit avalé : **c'est un verdict prononcé par la mauvaise instance.** Le refrain du Créateur passe dans la bouche de la créature, à propos de la seule chose dont Dieu avait dit qu'elle n'était *pas* bonne pour elle. Et ce jugement précède le geste : « elle prit » vient après. L'étude précédente a montré que « connaître le bien et le mal » désigne la compétence royale de juger — l'interdit était juridictionnel. Au verset 6, la juridiction change de mains.

Second écho : Genèse 2:9 décrivait les arbres du jardin comme « agréables à voir et bons à manger ». La femme applique ces mots au seul arbre retiré. Ce qui est refusé prend l'apparence exacte de ce qui est donné, et devient le seul objet visible dans un jardin plein d'arbres.

Et la troisième qualification défait un contresens tenace : l'arbre est « précieux pour ouvrir l'intelligence ». Il y a la faim et la vue, mais le mot qui couronne la phrase est le discernement. **Le premier péché n'est pas un appétit du corps : c'est une ambition spirituelle.** Pas davantage un péché sexuel : la fécondité était commandée (1:28), la nudité déclarée sans honte (2:25).

Et Adam, pendant ce temps ?

« Elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle. » La portée de ces derniers mots — littéralement *avec elle* — est débattue, mais leur sens le plus simple est local ; on peut le retenir comme **probable, non certain.**

Si c'est le cas, voyez ce que fait l'homme pendant toute la scène : rien. **Lui qui avait reçu le commandement directement ne dit pas un mot.** Il ne rectifie pas la citation, ne rappelle pas le oui de Dieu, ne renvoie pas la créature à sa place de créature. L'étude précédente demandait : garder le jardin, mais contre quoi ? Voici la réponse, en scène :

contre ce qui était **déjà à l'intérieur**. La garde n'a pas été forcée : **elle n'a pas été exercée**. Avant d'être une infraction, la chute est un **manquement de fonction**.

Des yeux ouverts — sur soi-même

« Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. » — Genèse 3:7

Le serpent n'avait pas menti : leurs yeux se sont ouverts. Mais de tout le savoir promis, le seul que le texte rapporte, c'est **eux-mêmes**. Ils ne se sont pas mis à connaître le monde : ils se sont mis à se **voir**. Le mot « nus » lui-même a changé : en 2:25, פִּימוּכָה, *arummim*, la nudité sans honte ; ici, עֶרְמוּמִים, *erummim*, une forme voisine qui se retrouve ailleurs dans des contextes de honte exposée (Deutéronome 28:48). Que les deux formes soient distinctes est un fait ; qu'il faille y lire un choix délibéré du narrateur est une lecture probable. Le corps n'a pas changé ; le regard, oui.

Alors ils cousent des feuilles de figuier : première tentative de régler soi-même un problème dont on est la cause. Puis :

« Alors ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin. » — Genèse 3:8

Le nom d'alliance revient à l'instant où Dieu se manifeste : ce n'était pas Dieu qui avait changé de nom, c'était la conversation. Le verbe « parcourir », מִיְתַלֵּךְ, *mithallekh*, est celui de sa présence au milieu de son peuple : « Je marcherai au milieu de vous » (Lévitique 26:12). Cette visite était ordinaire.

Et voici **la première conséquence de la chute : ils se cachent**. Pas un cadavre : une fuite. Quand la Bible dit « mort » à propos de la chute, la première chose qu'elle montre n'est pas une biologie qui s'arrête, c'est **une présence qu'on fuit**.

« Où es-tu ? » : deux convoqués, une charge

« Mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ? » (3:9). Celui qui pose la question sait où est l'homme, comme il saura où est Abel quand il demandera à Caïn « Où est ton

frère ? » (4:9). C'est une **convocation** : l'ouverture d'une procédure où l'on fait comparaître, interroge, puis prononce. Et avant de dire quoi que ce soit de l'homme, elle dit quelque chose de Dieu : **c'est lui qui vient**. Ils se cachent ; il marche dans le jardin, et il appelle.

Ce qui suit a été maltraité pendant des siècles. **Dieu interroge deux personnes, pas trois**. L'homme (3:9-11), la femme (3:13) — mais pas le serpent, qui reçoit directement sa sentence (3:14). On n'interroge que ceux qui avaient une **charge**, et les deux convoqués sont les deux qui avaient reçu ensemble la mission de servir et de garder.

Le chapitre le vérifie de bout en bout : **les deux** mangent (3:6), **les deux** ont les yeux ouverts (3:7), **les deux** se cachent (3:8), **les deux** sont interrogés (3:9-13), **les deux** sont jugés (3:16-19), **les deux** sont chassés (3:23-24). Le récit n'a pas une coupable et un témoin : il a deux porteurs d'une charge non tenue.

Le Nouveau Testament fait pourtant une distinction : « ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme » (1 Timothée 2:14). Cela ne contredit pas sa présence : être **présent** et être **trompé** ne répondent pas à la même question. Pour la femme, le texte rapporte tout un échange qui la convainc — Paul emploie pour elle le même verbe, ἐξαπατάω, *exapataō*, en 2 Corinthiens 11:3. Pour l'homme, rien : il reçoit, et il mange. Il pêche les yeux ouverts — plutôt שָׁחַץ, la rupture consciente, que נִשְׁחָט, la cible manquée par erreur.

Puis vient la chaîne des défausses. « La femme que **tu** as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre » (3:12) : l'homme désigne la femme, et derrière elle Dieu ; le don est devenu le chef d'accusation. « Le serpent m'a séduite » (3:13) : la femme dit vrai — mais c'est une **vérité employée comme abri**. La tentation allait du serpent à la femme puis à l'homme ; l'interrogatoire remonte de l'homme à la femme puis au serpent. Au bout de la chaîne, il n'y a plus personne à qui passer la question.

Les premiers mots de l'homme sur la femme étaient « os de mes os ». Les seconds sont « la femme que tu as mise auprès de moi ». Entre les deux, pas de dispute : un fruit. **La première fracture visible n'est pas entre l'homme et Dieu, qui vient encore et parle encore : elle est entre l'homme et la femme.**

Ce qui est maudit, et ce qui ne l'est pas

Le serpent est maudit (3:14). Le sol est maudit (3:17). L'homme et la femme ne sont jamais dits maudits. Le mot אָרֶץ, *arur*, tombe sur la créature et sur le sol, אֶרֶץ, *eretz*,

adamah — jamais sur *adam*. Les conséquences sont terribles, mais sous la sentence ils restent des porteurs d'image.

La Segond parle de « souffrance » pour la femme (3:16) et de « peine » pour l'homme (3:17). L'hébreu emploie **le même mot**, *עֲצָבוֹן*, *itsabon*, un terme rarissime qu'on ne retrouve qu'en Genèse 5:29. Il n'y a pas une punition féminine et une punition masculine, mais **une seule peine, appliquée à chacun là où sa vocation s'exerçait** : la fécondité, le sol. Le mandat de 1:28 n'est pas annulé — Genèse 9:1-7 le répète après le déluge. Il devient laborieux.

Quant à la fin du verset 16 — « tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi » —, le sens exact du mot « désir » est disputé. Mais les lectures s'accordent sur l'essentiel : ce verset **décrit** un dérèglement, il ne le **prescrit** pas. Ce qui était vis-à-vis devient rapport de force.

Reste l'objection classique : « le jour où tu en mangeras, tu mourras » — et pourtant ils ont vécu. L'étude précédente a montré que la formule est judiciaire, non chronométrique. Le récit distingue alors trois morts : **judiciaire**, immédiate — la sentence est acquise ce jour-là ; **relationnelle**, immédiate aussi — ils se cachent, puis sont chassés de la source de la vie ; **physique**, différée mais certaine — « tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » (3:19). C'est l'équation de Genèse 2:7, poussière et souffle, lue à l'envers : non une prison qu'on quitte, mais un assemblage qui se défait.

Enfin, Dieu les « chasse » — *שָׁרְפוּ*, *vaygaresh*, le verbe de l'expulsion hors d'un territoire : c'est le premier exil, dont l'histoire d'Israël portera la forme. Les chérubins placés à l'orient le sont « pour **garder** » le chemin de l'arbre de vie, le verbe même de la charge d'Adam : la garde qui n'a pas été exercée s'exerce désormais **contre eux**. Mais auparavant, « l'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit » (3:21) — le mot est celui de la tunique des prêtres (Exode 28). Le texte ne dit pas qu'un animal a été sacrifié ; il dit ceci, qui est net : ils avaient **fabriqué** une couverture, Dieu leur en **donne** une.

Trois mots, une seule réalité

L'hébreu a trois mots principaux pour le péché. Ils apparaissent souvent ensemble — Dieu « pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché » (Exode 34:7) —, et on en a fait parfois trois catégories de fautes. C'est une **accumulation** pour dire la totalité : Dieu ne pardonne pas trois catégories, il pardonne à fond. Ce sont trois angles sur une même réalité.

DÉFINITION

חָטָא, חָטָא, חָטָא

חָטָא, *chata'* — manquer. Des frondeurs capables de « viser à un cheveu sans le manquer » (Juges 20:16) : c'est le verbe du péché, pour un tir. L'image est juste, à condition de ne pas faire du péché une maladresse : dans la Bible, on ne manque pas une cible, on manque **quelqu'un**.

חָטָא, *avon* — ce qui est tordu ; et, du même mot, la faute **et** sa peine. En Genèse 4:13, la Segond traduit « mon châtiment est trop grand pour être supporté », d'autres « ma faute est trop grande pour être pardonnée » : l'hébreu n'a pas à choisir.

חָטָא, *pesha'* — la révolte, la rupture d'allégeance : « Moab se révolta contre Israël » (2 Rois 1:1), un vassal qui rompt le traité.

Un but manqué, une droiture tordue, une allégeance rompue. Dans la Bible, plusieurs mots ne font pas plusieurs choses.

Romains 3:23 : une destination manquée

« Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. » — Romains 3:23

Deux verbes, deux temps. « Ont péché » est un **acte** accompli ; « sont privés » est un **état** qui dure. Et ce second verbe dit le manque, le fait d'être en deçà : c'est lui qu'on trouve quand « le vin vint à manquer » à Cana (Jean 2:3), ou dans « il te manque une chose » (Marc 10:21). Il ne décrit pas d'abord une souillure, mais un **écart par rapport à une destination**. Et cette gloire, Paul la place devant : « l'espérance de la gloire de Dieu » (Romains 5:2). « Privés de la gloire de Dieu » veut dire, avant toute autre chose : **vous n'êtes pas arrivés là où vous étiez attendus**.

DÉFINITION

ἥμαρτον et ὑστεροῦνται

πάντες γὰρ ἥμαρτον καὶ ὑστεροῦνται τῆς δόξης τοῦ θεοῦ.

ἥμαρτον, *hēmarton* — aoriste : un fait accompli, constaté.

ὑστεροῦνται, *hysterountai* — présent : un état qui dure. ὑστερέω, *hystereō* : manquer, être en retard, rester en deçà.

C'est la suite exacte d'une phrase de l'Ecclésiaste : « Dieu a fait les hommes droits ; mais ils ont cherché beaucoup de détours » (7:29). « Droit », יָשָׁר, *yashar*, est un mot de direction, pas de perfection : une flèche est droite quand elle va vers le but. Romains 3:23 dit la suite : la flèche partie droite n'atteint pas. Le péché n'est pas seulement une transgression derrière nous ; c'est une **destination manquée devant nous**.

Ce qui a changé dans l'homme — et ce qui n'a pas changé

Aucune pièce n'a été retirée. Genèse 3 ne dit nulle part qu'une partie de l'homme est tombée ou qu'un organe s'est éteint. Il y a un couple qui mange, qui voit, qui se cache, qui répond, et qui sort du jardin — **entier**.

L'image de Dieu n'est pas perdue. Après la chute, Adam engendre un fils « à sa ressemblance, selon son image » (Genèse 5:3) ; après le déluge, l'interdit du meurtre est fondé sur elle (9:6) ; Jacques parle au présent des « hommes faits à l'image de Dieu » (3:9). L'image est défigurée, non effacée.

L'esprit de l'homme n'est pas mort. On entend parfois qu'à la chute l'esprit se serait éteint, à réactiver à la conversion. Genèse 3 ne dit rien de tel : sa sentence porte sur des relations, un sol, un corps, un accès — jamais sur une composante de l'homme. Et l'Ancien Testament attribue tranquillement un esprit, רוּחַ, *ruach*, à des hommes déchus, païens compris : Pharaon « eut l'esprit agité » (Genèse 41:8), « l'esprit de Jacob se ranima » (45:27), heureux l'homme « dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude » (Psaume 32:2). David prie : « Renouvelle en moi un esprit bien disposé » (Psaume 51:12). On ne renouvelle pas un organe absent.

Qu'est-ce qui a changé, alors ? **Le centre**. En Genèse 1, celui qui voit que c'est bon, c'est Dieu ; en Genèse 3, c'est la créature. L'homme n'a pas perdu la capacité de juger : il l'exerce désormais **depuis lui-même**. Il a cessé de **recevoir** la norme et commencé à la **produire**. La Genèse le confirme un peu plus loin : « toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal » (6:5). L'hébreu dit « toute la *formation* des pensées » : יָצַי, *yetser*, l'inclination, de יָצַר, *yatsar*, **le verbe du potier** de Genèse 2:7. La créature façonnée a désormais un façonnage intérieur — non une matière ajoutée, mais une forme donnée à ce qu'elle est déjà.

COMPARAISON

Ce qui n'a pas changé / Ce qui a changé

Ce qui n'a pas changé

La composition : corps et esprit, rien n'est retranché.

L'image de Dieu (Genèse 5:3 ; 9:6 ; Jacques 3:9).

Le mandat (Genèse 9:1-7).

Ce qui a changé

Le centre du jugement : de Dieu à soi.

L'orientation : le *yetser* (Genèse 6:5).

Les relations : avec Dieu (3:8), entre l'homme et la femme (3:12), avec le sol (3:17-19), l'accès au sanctuaire (3:24).

ENCADRÉ DOCTRINAL

Le péché n'est pas une pièce, c'est une direction (important)

Si le péché était une pièce — une substance logée quelque part, une partie morte —, le salut serait une chirurgie : retirer le morceau abîmé, en greffer un neuf. Si le péché est une direction, le salut est un **retournement** et une **restauration de la personne entière**, corps compris. C'est le même sujet qui a péché, qui est jugé, qui est racheté, et qui ressuscitera.

Ce que le péché a atteint, c'est vous. Ce que Dieu sauve, c'est vous.

À retenir

RÉSUMÉ

- Le mal n'entre pas du dehors : le serpent est une créature du domaine confié, et la garde **n'a pas été exercée**. Genèse 3 exclut le dualisme et tait l'origine du mal.
- La tentation travaille sur la parole reçue : le nom d'alliance disparaît, le don rétrécit, puis la parole de Dieu est niée mot pour mot.
- Le péché est un **verdict déplacé** — « la femme vit que c'était bon » — et une ambition spirituelle avant d'être un appétit du corps.
- **Les deux** mangent, se cachent, sont interrogés, jugés et chassés ; ni l'un ni l'autre n'est dit maudit. La première conséquence est **une présence qu'on fuit**.
- Rien n'a été retranché à l'homme : l'image, l'esprit, le mandat demeurent. Ce qui a changé, c'est la **direction** : nous ne sommes pas arrivés là où nous étions attendus.

APPLICATION PRATIQUE

Votre corps n'est pas le coupable. La plus vieille erreur religieuse du monde a un prestige de sainteté : le corps serait la partie sale, l'esprit la partie noble. Relisez Genèse 3:6 : le mot qui couronne la liste est l'intelligence.

Le péché n'est pas d'abord ce que vous faites, c'est d'où vous jugez. On peut changer une liste de comportements sans rien changer au lieu depuis lequel on décide de ce qui est bon. Une question suffit à le repérer : quand la parole de Dieu et votre évaluation divergent, laquelle des deux plie ?

Se cacher est le réflexe ; la question de Dieu est la première grâce. Ils se cachent, et **il vient**. Si vous vous cachez, sachez au moins que la voix qui demande « Où es-tu ? » n'est pas celle d'un chasseur.

Ce qu'on fabrique, et ce qu'on reçoit. Nous cousons beaucoup de feuilles de figuier — justifications, réputations, versions présentables de nous-mêmes. Dieu, lui, fait un vêtement et en revêt. Toute la différence tient dans deux mots : **reçu** ou **saisi**.

QUESTION DE RÉFLEXION

Dans quel domaine de votre vie êtes-vous aujourd'hui celui qui « voit que c'est bon » — à la place de Dieu ? Qu'est-ce qui changerait si vous acceptiez d'y recevoir son verdict plutôt que de prononcer le vôtre ?

Vers la suite

Nous sortons du jardin avec un couple entier, qui porte encore l'image et encore un mandat, tourné dans le mauvais sens, et derrière lui une porte gardée.

Une question reste ouverte. Deux ont mangé, deux ont été interrogés, deux ont été chassés. Mais quand Paul, en Romains 5, désigne le responsable de l'humanité, il n'en nomme **qu'un seul** — et ce n'est pas celle qui a mangé la première. Pourquoi ? Et surtout : **en quoi cela nous concerne-t-il, nous qui n'étions pas là ?** C'est la question d'Adam comme représentant de l'humanité, et tout ce qui a été dit de son investiture la préparait.

Références bibliques

- Genèse 3:1 ; 2:19 ; Apocalypse 12:9 — le serpent, créature du domaine, et sa lecture apostolique
- Genèse 2:16-17 ; 3:1-5 ; 1 Rois 3:9-12 — les trois paroles, saisir ou demander
- Genèse 1 ; 2:9 ; 3:6 — le verdict déplacé
- Genèse 3:7-8 ; 2:25 ; Deutéronome 28:48 ; Lévitique 26:12 — les yeux ouverts, la présence qu'on fuit
- Genèse 3:9-13 ; 4:9 ; 1 Timothée 2:14 ; 2 Corinthiens 11:3 — deux convoqués, une charge
- Genèse 3:14-24 ; 5:29 ; 9:1-7 — ce qui est maudit, la même peine, les trois morts, l'exil, les tuniques
- Juges 20:16 ; Genèse 4:13 ; 2 Rois 1:1 ; Exode 34:7 — les trois mots du péché
- Romains 3:23 ; 5:2 ; Jean 2:3 ; Marc 10:21 ; Ecclésiaste 7:29 — une destination manquée
- Genèse 5:3 ; 9:6 ; Jacques 3:9 ; Genèse 41:8 ; 45:27 ; Psaume 32:2 ; 51:12 ; Genèse 6:5 — ce qui demeure, ce qui a changé